

FORMATION DE BASE : UN SECTEUR NÉGLIGÉ EN DIDACTIQUE DU FLE

Thèse de Sophie Étienne

Intervention de Monsieur Jacques Cortès, Président du Jury dans la soutenance de thèse de Mme Sophie Étienne, réalisée sous la direction de Mme Chantal Forestal, Université d'Aix-en-Provence, le 17/XII/2004.

“Le projet de thèse intitulée “*Pour une prise en compte d’un secteur négligé en didactique du FLE : la formation de base*”, se justifie d’abord, dans la mesure où il s’inscrit dans l’évolution naturelle des besoins sociaux contemporains. C’est là un point sur lequel on n’insistera jamais assez : l’Université, la recherche universitaire, les travaux que nous menons dans les lieux où nous sommes autorisés à nous exprimer, ne sont pas destinés à produire de l’incantation, à sanctifier des théories et des théoriciens, à maintenir la pensée dans les limites reconnues d’un domaine où s’exercent des pouvoirs et où l’on répète inlassablement les mêmes idées parce qu’il pourrait être dangereux de sortir de la *doxa* officielle... Cependant, le XXIème siècle n’a pas les mêmes besoins que celui qui le précède. A ce propos, faisons un rapide retour en arrière :

- Le XIXème siècle s’est tourné vers le *passé*, vers les origines du langage. Il avait sans doute besoin de retrouver ses repères, et à certains égards, la *Grammaire historique et comparative* est la résultante scientifique de la société de ce temps-là (tout comme le Romantisme en a probablement été la conséquence littéraire et poétique).
- On parle de “coup de force” avec la linguistique synchronique et structuraliste de Ferdinand de Saussure au début du XXème siècle. Le Maître de Genève et ses disciples, devaient faire admettre que les temps n’étaient plus les mêmes et qu’il fallait enfin s’intéresser aussi au *présent*. Pour cela, il a fallu mettre de l’ordre dans les concepts et méthodes supposées guider nos actes sociaux. La langue et le langage, la parole vivante sont devenus la base de leurs travaux. Par ailleurs, on est parvenu à vaincre les forces immobilisantes (pour ne pas dire le “freinage homéostatique”) de la réaction, et la linguistique structurale est née, et s’est développée sous des formes multiples attestant par sa richesse inouïe qu’il fallait d’évidence lui donner la parole. Cet enseignement a illuminé la vie et la pensée de maintes de nos générations.
- Mais le mouvement lancé par les structuralistes a été tellement fort qu’il a entraîné son propre dépassement. De multiples pistes se sont alors plus largement ouvertes : sociolinguistique, psycholinguistique, pragmatique, énonciation, discours, linguistique textuelle, interactionnisme... et l’aboutissement ultime de tout cela, l’*acme* de cette mouvance, la synthèse fluide et englobante de cette évolution, c’est en fin de compte notre discipline : la Didactologie / Didactique des Langues-Cultures, une discipline universitaire d’une grande complexité, donc encore largement méconnue, mais dont il faudra s’accommoder – qu’on en ait déjà conscience ou non – car elle est appelée à tenir pour le XXIème siècle, le rôle de leader qui a été le privilège de la linguistique générale au XXème siècle. La DDLC, c’est l’avenir des sciences du langage.

Pourquoi une telle certitude ? La première raison, c'est d'abord vous qui la donnez : *“Désormais aucune politique linguistique ne peut négliger les personnes les plus démunies et ignorer les spécificités des publics dits illettrés et analphabètes”* (p.9). C'est en effet à la recherche universitaire, aux intellectuels de ce temps, aux humanistes qu'ils doivent être, de tenir ce type de discours.(...). Ce qu'il faut voir ici, c'est qu'on n'est plus dans la grammaire ou dans les structures linguistiques, on est dans les actes de parole, dans les actes de communication, qu'il ne s'agit pas simplement d'inventorier, d'analyser, et de classer, mais d'enseigner/apprendre à utiliser dans les situations de la vie. Être capable de communiquer, dans une société aussi cruelle que la nôtre, c'est tout simplement être exposé à tous les dangers, à la persécution, à l'exploitation de l'homme par l'homme, au désespoir. Ce ne sont pas là des généralités mais des réalités brûlantes dont la chronique quotidienne nous donne de multiples exemples. Sur quel ton parviendra-t-on à faire comprendre à l'université française, à l'université de tous les pays, qu'enseigner/apprendre les langues et les cultures étrangères doit enfin être l'objectif majeur de ce siècle, déjà endeuilé dans sa prime enfance par la barbarie d'hommes et de femmes qui s'entretuent par milliers, tout simplement parce qu'ils ne savent pas communiquer autrement qu'en s'exterminant. Vous l'avez bien dit : *“l'éthique du XXème siècle commence par donner à l'Homme les moyens de s'exprimer, de l'homoniser” un peu plus.*”

La deuxième raison explique le caractère scientifiquement prioritaire de la Didactologie/Didactique des Langues-Cultures, et c'est encore vous qui nous la donnez : *“ Nous devons offrir une formation de qualité, dites-vous, au moment même où l'on reconnaît la menace d'en manquer dans une société de plus en plus compétitive, mais aussi pour éviter que certaines situations ne deviennent explosives sur le terrain.”* Une société inégalitaire au niveau de son école, au niveau de la formation de ses citoyens, est évidemment tout le contraire d'une société démocratique, c'est-à-dire d'une société respectant les trois grands principes fondateurs de notre République : la liberté, l'égalité et la fraternité. Ignorer l'importance d'une formation de qualité pour les plus démunis, c'est d'évidence une faute grave de notre système éducatif se voulant précisément républicain. Les dangers que vous signalez ne sont nullement d'ordre fantasmagorique... Je vous cite encore : *“Se profile un avenir angoissant où l'on peut craindre de voir disparaître les valeurs (...) au profit d'une marchandisation de la formation à visée d'insertion”*. Toutefois, ce n'est pas tant la perte des valeurs que je crains, c'est l'absence de mobilité, d'inventivité, de fluidité, d'adaptation à l'évolution du monde. Le problème de la formation de base est effectivement un indicateur très fort d'immobilisme social. Si donc l'université, la République, en font en quelque sorte l'impasse, ce sera finalement travailler à l'économie, en fondant l'économie sur de fausses données. Or, ces fausses données on les découvre sans peine dans l'obstination à considérer les travaux de recherche éminemment complexes de la Didactologie/Didactique des Langues-Cultures, comme une excroissance pure et simple du domaine de la linguistique générale et de ses dérivées en l'affublant de l'appellation anachronique de linguistique appliquée. Tant que la transmission des savoirs et que la recherche touchant notre discipline ne tiendront pas la place dominante qui doit être la leur dans une université moderne, on regardera l'avenir dans le rétroviseur nostalgique du XXème siècle. Il est grand temps de remettre, comme on le fait dans cette thèse, les pendules à l'heure.

La troisième raison expliquant le caractère scientifique prioritaire de la Didactologie/Didactique des Langues-Cultures, c'est celle qu'Edgar Morin, dans le Tome 1 de la *Méthode*, dénonçait déjà en 1977 : *“Le concept de science, écrit-il, n'est ni absolu, ni éternel. Et pourtant, au sein de l'institution scientifique règne la plus anti-scientifique des illusions : considérer comme absolus les caractères de la science qui sont les plus dépendants de l'organisation techno-bureaucratique de la société”* (p.17).(....) C'est qu'au fond, peu importe, de savoir à qui je dois attribuer la priorité spirituelle ou rationnelle lorsque j'interviens sur le terrain. Ce qui compte en revanche, c'est de savoir sur quelles données cruciales, sur quels points stratégiques, sur quels noeuds de communication doit porter mon effort pour joindre ce qui est disjoint, pour complexifier le simplifié, pour détecter les problèmes et les résoudre hic et nunc. Tout cela ne se présente pas en termes de système ou de totalité, mais en termes d'organisation, d'articulation, de compréhension, d'actes à accomplir au sein d'un processus circulaire ou spiralaire actif. Comme le

déclare encore Morin : “*Le problème crucial est celui du principe organisateur de la connaissance, et ce qui est vital aujourd’hui, ce n’est pas seulement d’apprendre, pas seulement de réapprendre, pas seulement de désapprendre, mais de réorganiser notre système mental pour réapprendre à apprendre.*” (ibid.) C’est dans cette perspective qu’il faut tenter, pour ce qui nous concerne, de définir la discipline dont ce siècle a besoin, une discipline complexe, la plus complexe qui soit puisqu’elle a pour visée d’enseigner/apprendre aux hommes de la Terre-Patrie, à vivre ensemble sans se détruire, à construire ensemble un monde de paix et de fraternité, bref, à communiquer enfin... (...) Mais comprenez bien que ce n’est pas en cousant les disciplines les unes aux autres qu’on résoudra ce grand, cet universel problème qu’est la communication. La DDLC n’est pas le rebut des sciences humaines, mais un lieu d’accueil et de solidarité infinis. (...).

Toutefois, il faut aussi se garder de donner dans la croyance naïve que la constitution d’un champ de savoir et d’action résulte de l’ouverture de quelques frontières, d’annexions, de pastiches ou pire, d’application béate de théories contemporaines antérieures, comme le serait une continuation élargie de la linguistique des années 60. Car comment la DDLC peut-elle être l’effet applicatif de théories niant jusqu’à son existence scientifique ?

La DDLC, la discipline du XXI^{ème} siècle, concernée par l’Enseignement/Apprentissage des langues-cultures, a une finalité : la communication entre les hommes de la Terre-Patrie. Son programme, encore qu’à ses prémisses, est appelé à jouer pour ce siècle, le rôle de leader qu’a tenu la linguistique structurale au XX^{ème} siècle ou la *Grammaire historique et comparative* au XIX^{ème} siècle. Et ce ne sera sans doute que dans la vie des interactions les plus diverses entre les hommes, c’est-à-dire dans les sociétés humaines de notre temps, que ce programme trouvera son plein épanouissement. (...) Cela dit, je vous félicite.”

Jacques Cortès
Professeur émérite
de l’Université de Rouen
Président du Gerflint